

Particularités de la culture de l'olivier en Tunisie

L'homme serait vraiment une mauvaise bête s'il se vendait au poids ; il faut vingt-et-un ans pour faire un homme adulte qui pèse dans les soixante-dix kilos, alors qu'en un an on fait un cochon du même poids ; il serait de même une mauvaise bête de somme puisqu'en quatre ans on fait un cheval. Avec notre manie actuelle de la rentabilité on en arriverait à penser qu'il faut supprimer l'homme, ou trouver un moyen de le faire grandir plus vite. Les enfants constituent une bien lourde charge ; de vingt à quarante ans et plus, ils exigent tous vos soins, vous mangent vos économies et vous empêchent, en fait, de profiter de l'existence quand vous avez assez de force pour le faire... Les ménages sans enfants font-ils ou ne font-ils pas un bon calcul ? Je ne suis pas là pour le dire, mais heureusement nombreux sont ceux qui ne calculent pas.

L'olivier est un arbre qui fait partie de la famille, il pousse aussi lentement que les enfants, puisqu'il n'est adulte qu'entre vingt à vingt-cinq ans ; il vieillit avec les parents puisqu'à Sfax on considère qu'un olivier est vieux à quatre-vingts ans. Il présente sur l'homme, cependant, l'avantage de ne pas mourir et continue pendant des siècles à hanter les campagnes qu'ont travaillées nos aïeux, tels ces arbres au tronc de dentelle qui peuplent les environs de Tunis.

Faites-vous ou ne faites-vous pas un bon calcul en plantant des oliviers qui ne produiront que quand vous aurez passé la quarantaine, si vous l'avez fait à vingt ans, ou la soixantaine si l'avez fait à quarante ans, âge auquel on commence à penser à l'avenir. Jusqu'à présent on ne raisonnait guère sur un tel sujet puisqu'on n'avait pas encore le virus de la rentabilité. Plantait des oliviers qui avait l'esprit de famille ; comme ce bon paysan de France qui plante des peupliers pour constituer la dot de sa fille, au moment de sa naissance.

Tout est changé à présent ; nos enfants doivent être adultes à cinq ans, et gare à eux s'ils n'ont pas dès cet âge le sens de leurs responsabilités, et si, par un laisser aller criminel, ils n'apprennent pas rapidement leur alphabet. Leur courbe de croissance physique comme intellectuelle est minutieusement calculée dès leur naissance, les examens de passage et la limite d'âges se chargeront d'éliminer ceux qui ne poussent pas assez vite.

En plantant des oliviers, à présent, on place un capital à longue échéance, ce placement est-il ou n'est-il pas avantageux ! Vu sous cet angle les deux éléments de réponse sont d'une part l'amortissement et l'intérêt du capital placé auxquels s'ajoutent les frais d'entretien, et d'autre part la courbe de croissance.

Voyons donc successivement ces deux points :

1. — LES FRAIS D'ETABLISSEMENT

En tant qu'entreprise industrielle normale, c'est-à-dire à l'aide de capitaux empruntés à un taux d'intérêt courant et avec des frais généraux normaux, la plantation d'une olivette n'est pas possible. Les intérêts composés et l'accumulation des frais généraux font un total prohibitif. Soit par exemple un capital de départ de 10 millions, nécessaire pour l'achat et le défrichement du terrain ainsi que pour la plantation des arbres.

A intérêts composés ce capital deviendra, en millions :

Après	10 ans	15 ans	20 ans
au taux de 3%	13,4	15,6	18
au taux de 6%	18	24	32

Admettons, d'autre part, que les frais généraux : traitement du gérant, logement, déplacement, etc..., soient de un million par an. Un placement de un million par an, à intérêts composés devient, en millions :

En	10 ans	15 ans	20 ans
au taux de 3%	11,5	18,5	26,9
au taux de 6%	13	23	36,8

Sans tenir compte des frais d'entretien, toujours difficiles à apprécier, étant donnée la possibilité de les compenser en partie par la production des cultures intercalaires et les premières récoltes, le capital de dix millions placé au départ sera devenu, en millions :

En	10 ans	15 ans	20 ans
au taux de 3%	24,9	34,1	44,9
au taux de 6%	31	47	68,8

Encore faudrait-il trouver un capitaliste qui consente à prêter à un taux d'intérêt raisonnable et sans avoir de revenu jusqu'à la mise en production de l'olivette. Pour une opération qui, si les garanties techniques ne sont pas suffisantes, peut être aléatoire.

Les valeurs arbitraires que nous avons données ne présentent que l'intérêt de mettre en évidence l'importance de l'intérêt du prêt consenti et de la durée de la période de croissance des arbres :

avec un taux de 3%, une olivette entrant en production à 10 ans aura coûté 24,9 millions. Avec un taux de 6% et une vitesse de développement moitié, elle sera revenue à 68,8 millions.

Pour créer une olivette il faut donc :

- 1.) Avoir des capitaux sans intérêt,
- 2.) Payer les frais généraux sur une autre activité.

L'olivier placement or

Les capitaux sans intérêt, c'est le bas de laine de l'agriculteur, c'est le placement or du citoyen, c'est de l'argent que l'on met de côté pour ses vieux jours ou pour ses enfants. La plantation de la forêt

sfaxienne n'a été possible que grâce à l'apport de capitaux métropolitains ou à des placements faits par des citadins, industriels et commerçants, de la région. Dans la steppe primitive il n'y avait pas de capitaux à immobiliser pendant 35 ans. De même, dans le Nord de la Tunisie, les agriculteurs ont commencé par cultiver des céréales pendant près de vingt ans avant de pouvoir penser à l'olivier. Là où les céréales n'ont pas réussi parce que les terres ne conviennent qu'aux arbres, il n'a été possible de sortir du cycle infernal de la culture céréalière que quand l'Etat est intervenu pour aider financièrement les planteurs. Les céréales ne laissant pas de bénéfices, il n'y avait pas de capitaux à investir en oliviers.

L'olivier placement or ; ceci nous explique pourquoi le nomade de la steppe, qui en année de disette doit faire feu de tout bois, n'a pas de respect pour l'arbre qui occupe ses pâturages. Vivant au jour le jour, il n'a pas d'or à placer. Ceci nous explique aussi pourquoi les dévaluations successives d'après-guerre ont fait plus pour l'olivier que la meilleure des propagandes.

Les frais généraux ne peuvent pas être supportés par l'olivier

Il est évident qu'un agriculteur ne peut attendre 35 ans sans manger. Mais même une société ne peut payer, sans revenu, des frais généraux qui comprennent au moins le traitement du gérant pendant 35 ans. D'où ce caractère assez particulier du Centre-Sud tunisien où tout agriculteur a, en général, deux activités. A Sfax, le commerçant est oléiculteur et l'oléiculteur est industriel.

La plus grande partie de l'olivette sfaxienne a été constituée grâce au contrat de M'rharssa : Le propriétaire du terrain confiait des parcelles de 9 hectares à un associé ou M'rharssi qui fournissait le travail. Quand l'olivette entrait en rapport vers 12 à 15 ans, propriétaire et M'rharssi se la partageaient. Le M'rharssi, étant un agriculteur, supportait en fait les frais généraux sur sa propre exploitation, le propriétaire fournissait le capital. De toutes façons un planteur d'olivier est un agriculteur qui dispose déjà d'autres ressources suffisantes.

Celui qui ne possède rien doit créer, avant de planter, une source de revenus annuels ; ce fut, pour les colons du Centre surtout, l'élevage du mouton et la culture aléatoire des céréales. Un troupeau de 200 brebis assurait la subsistance du colon avec les quelques cultures intercalaires qu'en bonne année il pouvait faire entre les jeunes oliviers. Mais pour nourrir 200 brebis il faut au moins 400 hectares de bons parcours. N'ont donc subsisté que les colons qui disposaient de 1.000 hectares de terre.

Dans le Nord de la Tunisie l'olivier a surtout été planté grâce aux cultures associées ou juxtaposées ; en particulier grâce aux plantations intercalaires de vignes, pratique très courante dans tout le bassin méditerranéen. Les autorisations de plantation de vignes intercalaires ont grandement favorisé l'extension de l'olivier. Mais surtout, de nombreux céréalistes ont reconnu que la culture des céréales, qui a joué le rôle de culture pionnière, entraînait la stérilisation de terres à vocations arboricoles. La culture des céréales permet alors

d'entreprendre progressivement les plantations tout en supportant les frais généraux.

En résumé, la plantation de l'olivier est une véritable amélioration foncière, et n'est pas oléiculteur qui veut, est oléiculteur qui peut.

II. — LA COURBE DE CROISSANCE

Le deuxième point qui attire de plus en plus l'attention des milieux agricoles est l'étude de la courbe de croissance de l'arbre.

L'olivier se développe très lentement, il a bien le temps puisqu'il doit vivre des siècles, mais c'est l'agriculteur qui n'a pas le temps. A l'âge de 4 ans un amandier ou un abricotier est déjà un petit arbre, l'olivier n'est encore qu'un buisson. Lentement, mais sûrement, l'olivier se développera sur bon comme sur mauvais terrain et donnera toujours quelque chose, aussi mon prédécesseur, M. Coupin, avait-il coutume de dire que « l'olivier n'est pas une culture riche, mais une riche plante pour terres pauvres ». Cette façon de voir a évolué, la courbe de croissance n'était pas la même sur bonne et sur mauvaise terre, et la production étant toute différente. Productivité et vitesse de croissance vont d'ailleurs de pair. Un arbre bien alimenté poussera plus vite et produira d'avantage qu'un autre. Le rapport est facilement du simple au double dans les deux cas.

Les frais culturaux étant sensiblement les mêmes (aux frais de récolte près) une olivette qui donnera par exemple 50 kg. d'olives par arbre sera une olivette de gros rapport, tandis qu'à côté celle qui ne donnera que 25 kg. sera sans intérêt économique. Ceci va en s'accroissant à mesure que le concept de rentabilité se fait plus nécessaire et que les frais de culture sont plus élevés.

L'olivier utilisateur des mauvaises terres est du domaine du passé, les mauvaises terres n'étant pas toujours les plus faciles à cultiver. L'olivier doit être planté là où il est susceptible de donner les plus forts rendements, quand cependant une culture plus rémunératrice comme celle de la vigne ne vient pas l'éliminer.

Il est donc indispensable, avant de planter un arbre qui mettra vingt ans à répondre, de savoir si la terre lui convient parfaitement. Tout arboriculteur de métier ne fera pas de grandes erreurs, car il connaît les possibilités d'une terre, c'est l'A.B.C. du métier, il n'en est pas de même pour n'importe quel agriculteur et surtout pour le citadin qui recherche un placement or.

L'étude des terres à planter doit normalement se faire en deux stades : 1.) Etude phytosociologique de la flore naturelle qui permet un dégrossissage qui dans bien des cas est suffisant ; 2.) Etude des profils du sol qui permet d'effectuer des vérifications par sondages. Le dispositif d'étude est actuellement bien en place en Tunisie.

La vitesse de croissance

Nous avons vu que les intérêts cumulés et les frais d'entretien augmentaient considérablement le prix de revient d'une plantation. D'autre part, la lenteur de croissance de l'arbre en fait un placement d'argent et non une culture ordinaire. Dans une conférence publiée

par « La Tunisie Agricole » de mai 1949, MM. Boglio indiquaient les résultats obtenus à Siliana grâce à une méthode de culture nouvelle : A 8 ans les arbres donnaient 21 kg. d'olives par pied, soit presque la production d'arbres adultes, et à 6 ans ils donnaient déjà la moitié de cette récolte. L'expérience Boglio fit grand bruit ; l'olivier adulte à 8 ans est une plante agricole normale qu'on cultive pour soi et non plus pour ses enfants.

Il paraît donc possible, au moins là où la pluviométrie le permet, de hâter considérablement le développement de l'olivier...

Comment procéder : En premier lieu, en conférant au sol une fertilité suffisante. Le blé est rarement semé sans que les terres aient été soigneusement préparées ; pourquoi n'en serait-il pas de même pour une plantation d'olivier ? Mieux, pourquoi ne planterait-on pas l'olivier dans une terre préparée comme pour une plantation de vigne ? On en arrive donc à planter l'olivier sur terre défoncée et après un an de jachère travaillée.

L'olivier se développera plus vite, mais l'olivier n'est pas la vigne. Habitué à de dures conditions il est prudent ; il sort lentement la tête, il laisse même parfois s'écouler une année avant de le faire. Au bout de deux ans il n'a guère qu'un mètre de haut et ne commence à prendre un peu d'allure qu'à la quatrième année ; il met quatre ans pour construire assez de bois pour faire une flambée. Dès qu'il fait sec, dès qu'il fait froid, voilà sa croissance arrêtée, voilà six mois de perdus dans son développement.

Que l'arbre soit au début ou à la fin de sa croissance, six mois de perdus retardent d'autant l'entrée en production. Si on ne peut pas grand-chose pour aider un arbre de gros volume, il est par contre facile de faire gagner à l'olivier quelques années au début de son développement. Voici par exemple quelques recettes :

Choisir des boutures (souchets) de gros volumes ; avec les seules réserves nutritives qu'il trouvera dans la bouture, le jeune plant peut atteindre 75 cm. de haut, c'est près d'un an de gagné.

Placer les boutures en pépinière un an avant la mise en place de façon à les faire démarrer, c'est autant de gagné et on évitera les manquants qu'il faut remplacer par la suite, ce qui est coûteux et rend la plantation hétérogène.

Mettre en place en octobre quand la terre est encore chaude mais déjà humide, l'arbre s'enracinera avant les froids et sera prêt à démarrer dès le printemps, encore quelques mois de gagnés.

Les besoins en eau d'un jeune olivier sont faibles, à quoi bon le laisser végéter. Quelques arrosages les premières années lui permettront de pousser deux fois plus vite.

Deux mois de gagnés par ci, six mois de gagnés par là, on a tôt fait de raccourcir d'un quart la durée de croissance de l'arbre en culture sèche et de moitié en culture irriguée.

On doit aider l'arbre et ne jamais le contrarier : l'olivier a tellement de difficultés à faire ses rameaux les premières années qu'il est vraiment criminel de venir avec un sécateur pour l'amputer, sous

qu'il ensemencât avec son faible attelage et sa charrue sans versoir, est périmé. Un jour ou l'autre le tracteur passera sur ses terres, que ce soit celui d'une coopérative ou celui d'un puissant voisin. Le dépeuplement des campagnes devrait donc aller en s'accroissant. Mais à Souk-el-Khémis toutes les terres ne sont pas lourdes, comme dans le Cap-Bon toutes les terres ne sont pas légères. Il existe beaucoup, et partout, d'excellentes terres à arbres. La nature fait tout de même bien les choses en conservant une certaine harmonie, un certain équilibre, grâce à sa diversité. On peut donc planter des arbres à Souk-el-Khémis et on en plante beaucoup, ce qui permettra à une population croissante de trouver du travail malgré une motorisation de plus en plus poussée. Et en Tunisie quand on parle d'arbre sans spécifier, on parle d'olivier.

L'olivier s'associe assez bien à la céréaliculture, puisque cueillette et taille se font entre semailles et moissons, mais d'autres arbres pourront venir prendre sa place, quand la densité de population nécessitera une production locale suffisante et variée. L'irrigation permettra aussi de diversifier d'avantage les cultures. Il y a encore, et pour de nombreuses années, de l'ouvrage pour tout le monde.

L'olivier ennemi du mouton

Tout le monde sait que le mouton en plaine et la chèvre en montagne sont les ennemis jurés de l'olivier. Une jeune olivette qui a été pâturée par les moutons est une olivette perdue ; quant à la chèvre, elle ne respecte ni les jeunes ni les adultes. Toutes les branches retombantes, les plus fructifères, sont rapidement dépouillées même par les bovins. Mais inversement, l'olivier est pour le mouton un ennemi mortel, car dans le Centre-Sud il envahit les meilleures terres, les meilleurs pâturages et dans le Nord il s'étend progressivement sur les terres légères, celles justement où on fait encore un peu de cultures fourragères.

La culture de l'olivier ne pourra pas s'étendre à toutes les terres qui lui conviennent, parce qu'il ne peut pas y avoir que de l'olivier. Autour de Sfax l'olivier a chassé le mouton sur une superficie de 70 kilomètres de rayon, ce sont cependant les nomades de la steppe qui viennent encore faire la cueillette des fruits. S'il n'y avait plus de moutons il n'y aurait plus de nomades et par suite plus de cueilleur. De même, dans le Nord de la Tunisie l'extension de l'olivier est limitée par le manque de main-d'œuvre. L'olivier s'étendra donc, tant qu'il ne gênera pas les autres productions, au point où il viendrait à en souffrir lui-même. Il ne serait pas souhaitable de voir un jour la Tunisie couverte d'une forêt continue d'oliviers, ce qui serait le signe d'une grande misère. Il faut des taches d'oliviers alternant avec des taches d'autre chose.

CONCLUSION

En résumé et à titre de conclusion, nous dirons que le terme de forêt d'olivier, utilisé pour désigner les plantations sfaxiennes, ne se justifie à aucun point de vue. Les alignements d'arbres soigneuse-

prétexte de vouloir le domestiquer. On ne taille un jeune olivier que quand les branches commencent à se gêner.

Autrement dit, l'olivier est un arbre du pays qui pardonne toutes les fautes, aussi a-t-on tendance à abuser de sa rusticité ; mais il est tout de même un être vivant qui répond aux soins qu'on lui donne. Il ne répondra cependant pas comme d'autres plantes plus civilisées, aussi ne peut-on engager pour sa culture des frais disproportionnés, mais toute pratique peu coûteuse doit être employée. En terrain irrigué, dont le prix de location est élevé, je serais cependant partisan de gagner le plus d'années possibles en mettant en place des arbres formés en pépinière et transplantés avec la motte.

Si au lieu de considérer l'arbre en lui-même, on considère l'olivette dans son ensemble, on doit admettre que les réserves en eau et en éléments fertilisants du sol ne permettent qu'un développement et une production limitée. Autrement dit, la surface ombragée par le feuillage ne peut dépasser une certaine fraction de la surface totale du terrain. A l'irrigation, et avec fumure, les oliviers arrivent à se rejoindre et le terrain est totalement couvert. Dans les régions peu pluvieuses du centre, la terre apparaît nue entre les oliviers très disséminés. L'olivette peut être considérée comme adulte quand la surface couverte atteint le maximum compatible avec les réserves du sol.

Avec des écartements de plantation normaux, la couverture maximum du terrain n'est obtenue qu'à l'âge adulte ; c'est-à-dire vers 25 ans à Sfax et vers 20 ans dans le Nord.

Avec des plantations plus denses, par exemple en mettant 150 pieds à l'hectare au lieu de 70, il est possible de couvrir plus rapidement le terrain, mais, par contre, les arbres trop rapprochés entrent en lutte fratricide. Quelques essais de plantations serrées ont été effectués en Tunisie, en sec comme à l'irrigation. Les premiers résultats sont très prometteurs, mais la culture de l'olivier est trop ancienne pour que l'on puisse espérer innover et, jusqu'à plus ample informé, les agriculteurs seront sages en utilisant l'espace laissé libre entre les arbres, les premières années, par des cultures intercalaires de faible durée.

L'olivier antidote de la motorisation

Si nous comparons la plaine à céréales de Souk-el-Khémis aux régions de vignobles du Cap Bon, on admettra volontiers que l'on se trouve en présence de deux milieux à vocation différente : les terres lourdes de Souk-el-Khémis sont des terres à blé, les terres légères du Cap-Bon sont des terres à arbres. On peut penser aussi que la colonisation de Souk-el-Khémis, essentiellement française, était une colonisation du blé, alors que la colonisation du Cap-Bon, très italienne, était une colonisation de l'arbre. Il y a beaucoup de vrai dans tout cela, mais surtout la région de Souk-el-Khémis était beaucoup moins peuplée que le Cap-Bon. La céréaliculture demande moins de main-d'œuvre que l'arboriculture, d'autant moins qu'elle est plus mécanisée.

Le fellah classique, qui vivait sur 10 hectares de terre de labour

ment taillés ne rappellent en rien les hautes futaies de France ; l'olivier est cultivé et tend même à être cultivé de façon de plus en plus intensive. Cette plante est d'une remarquable rusticité, ce qui lui permet de tirer partie de milieux très pauvres ; mais elle est cependant capable de profiter de bonnes conditions de culture.

Il faut distinguer l'olivier exploité de l'olivier cultivé : sont des oliviers exploités, les arbres hors d'âge qui, pour cette raison, ne reçoivent plus beaucoup de soins et donnent malgré tout quelques olives en bonnes années, tels les huit millions d'oliviers qui forment les vieilles forêts de Tunisie et qui étaient déjà en place en 1882.

A côté, nous trouvons de jeunes plantations d'oliviers cultivés, généralement pleines de vigueur, mais parfois malheureusement souffreteuses, parce qu'on n'a pas su choisir le terrain qui convenait aux exigences de l'arbre. Les statistiques nous indiquent que les 22 millions d'arbres de Tunisie produisent, en bonne année, dans les 70 millions de kilos d'huile, soit environ un rendement de 3 kg par arbre. Ce rendement serait très faible, si les oliviers étaient tous cultivés et bien cultivés, il devrait être au moins le double dans le Nord et le quadruple dans le Centre.

L'olivier cultivé est un arbre de rapport dont l'extension est souhaitable ; il ne doit cependant pas être considéré comme une panacée universelle pour la Tunisie, la culture de l'olivier n'étant possible que dans un ensemble d'autres activités. La monoculture de l'olivier du type sfaxien ne peut pas et ne doit être étendue, sous peine de créer un déséquilibre dont l'olivier lui-même viendrait à souffrir ; s'il est vrai que l'olivier couvrait à l'époque romaine presque tout le pays, il n'est pas moins certain qu'il devrait voisiner avec les pâturages, les champs de céréales et les cultures vivrières irriguées, car le peuple ne pouvait pas vivre que d'huile d'olive. La nature est suffisamment variée pour que l'on puisse, dans une même région, trouver des terres qui conviennent à de nombreuses cultures.

André VERNET,

*Professeur à l'École Coloniale
d'Agriculture de Tunis.*